

Un, deux, trois Moyen Âge...

Enjeux et critères des périodisations internes de l'époque médiévale¹

Florian MAZEL

Résumé

Au même titre que les périodisations traditionnelles par dynasties ou par siècles, la tripartition académique de la période médiévale en haut Moyen Âge, Moyen Âge central et bas Moyen Âge, fait régulièrement l'objet de sévères critiques. Les plus ambitieuses défendent la thèse d'un long Moyen Âge s'étendant jusqu'au seuil de la révolution industrielle ou, plus récemment, d'un Moyen Âge articulé en deux volets de part et d'autre d'une profonde rupture située entre le milieu du XI^e et le début du XIII^e siècle. Envisageant les critères et les enjeux de chacune de ces périodisations internes au Moyen Âge, cet article suggère qu'au-delà de l'opération de périodisation, ce sont la nature même de la notion de rupture et la conception du temps historique et du rôle des acteurs qui sont interrogées.

Mots-clés : périodisation, historiographie, Moyen Âge.

Abstract

Much like traditional periodizations based on dynasties or centuries, the academic division of the medieval period into three parts, the Early Middle Ages, the High Middle Ages and the Late Middle Ages, is often strongly criticized. The most ambitious theses defend the idea of a long period of Middle Ages, stretching to the cusp of the Industrial Revolution or, more recently, of two periods of Middle Ages framing a profound rupture from the middle of the 11th century to the beginning of the 13th century. While considering the criteria of each of these internal periodizations of the Middle Ages and the issues they raise, this article argues that, beyond the operation of periodization itself, the very notion of rupture, the conception of historical time and the roles of academics are being called into question.

Keywords: periodization, historiography, Middle Ages.

Nos études ont connu peu d'étapes aussi décisives que le moment où « Empires », dynasties, grands siècles, placés chacun sous l'invocation d'un héros éponyme, tous ces vieux découpages, en un mot, nés d'une tradition monarchique et oratoire, commencèrent ainsi de céder la place à un autre type de divisions, fondées sur l'observation des phénomènes sociaux².

Ainsi s'exprimait Marc Bloch dans l'introduction de son maître-livre, *La société féodale*. Dans sa ligne de mire figuraient à la fois les historiens romantiques et les historiens méthodiques, et sans doute, plus précisément,

1. Je remercie Patrick Boucheron, Jean Le Bihan et Joseph Morsel pour leurs remarques éclairantes.

2. BLOCH Marc, *La société féodale*, tome 1 *La formation des liens de dépendance*, Paris, 1939, p. 2.

les volumes de l'*Histoire de France* dirigée par Ernest Lavisse³, auxquels il opposait les périodisations intelligentes, comme celle à laquelle il œuvrait en élaborant son modèle des deux âges féodaux. Cependant, en l'occurrence, la réflexion de Marc Bloch s'insérait dans une autre périodisation traditionnelle qui divisait le Moyen Âge en trois séquences – haut Moyen Âge, Moyen Âge central et bas Moyen Âge ou Moyen Âge tardif –, dont elle venait seulement subdiviser et complexifier le segment central (les X^e-XIII^e siècles). Cette périodisation tripartite, pour demeurer la plus fréquente⁴, peut pourtant faire l'objet d'une critique identique, qu'on en souligne la nature académique et rhétorique, ou qu'on lui substitue une périodisation « fondée sur l'observation des phénomènes sociaux » plus globale (le « long Moyen Âge » de Jacques Le Goff) ou différente (les deux Moyen Âge qui semblent se dégager d'un certain nombre de dynamiques historiographiques récentes).

Avant d'examiner les critères et les enjeux de ces différentes périodisations internes du Moyen Âge, trois précisions préalables s'avèrent nécessaires. Tout d'abord, il convient de distinguer plus que de coutume, s'agissant de l'apparition de la notion même de Moyen Âge, la perception d'un « temps intermédiaire » entre Antiquité et temps présent, dont la première formulation explicite revient, semble-t-il, non à Pétrarque mais à Giovanni Andrea Bussi, en 1469⁵, de la conception singulière et savante d'une période spécifique objet d'histoire, qui n'émerge qu'avec l'érudition allemande dans la seconde moitié du XVII^e siècle⁶ et notamment la publication en 1688 de l'*Historia Medii Aevi a temporibus Constantini Magni ad Constantinopolam a Turcis captam deducta* de Christophe Keller. Ce n'est qu'à partir du moment où le Moyen Âge est suivi par une autre période historique pourvue d'une certaine épaisseur temporelle que

3. BAYET Charles, *Le christianisme, les Barbares, Mérovingiens et Carolingiens*, 1903 (tome 2-1); LUCHAIRE Achille, *Les premiers Capétiens (987-1137)*, 1901 (tome 2-2); LUCHAIRE Achille, *Louis VII, Philippe Auguste, Louis VIII (1137-1226)*, 1901 (tome 3-1); LANGLOIS Charles-Victor, *Saint Louis, Philippe le Bel, les derniers Capétiens directs (1226-1328)*, 1901 (tome 3-2); COVILLE Alfred, *Les premiers Valois et la guerre de Cent ans (1328-1422)*, 1902 (tome 4-1); PETIT-DUTAILLIS Charles, *Charles VII, Louis XI, les premières années de Charles VIII (1422-1492)*, 1911 (tome 4-2). Tous ces ouvrages parus à Paris, Hachette.

4. Les découpages dynastiques n'ont toutefois pas complètement disparu, comme l'atteste la récente collection *Histoire personnelle de la France* des Presses universitaires de France : GAUVARD Claude, *Le temps des Capétiens (987-1328)*, Paris, 2013; GAUVARD Claude, *Le temps des Valois (1328-1515)*, Paris, 2013. Ils restent également très appréciés en Allemagne où de nombreux manuels portent sur les Carolingiens, les Ottoniens, les Saliens, les Staufen...

5. MOREROD Jean-Daniel, « La base textuelle d'un mythe historiographique : le Moyen Âge des humanistes italiens », dans *Retour aux sources. Textes, études et documents d'histoire médiévale offerts à Michel Parisse*, Paris, Picard, 2004, p. 943-953.

6. Vers 1440, Flavio Biondo est le premier, semble-t-il, à écrire une histoire (les *Historiarum ab inclinatione Romani imperii ad annum 1440 libri XXXI*, édités en 1483) qui, rompant avec les chroniques universelles traditionnelles, commence avec la fin de l'Empire romain seulement. Mais son point d'arrivée demeure le temps du rédacteur.

sa périodisation interne peut être véritablement entreprise⁷. Soulignons par ailleurs que si la notion de Moyen Âge apparaît indispensable pour comprendre le rôle joué par l'Europe dans le monde globalisé, elle n'a bien sûr de sens qu'au sein d'un européocentrisme assumé⁸, dans le cadre duquel le présent propos se situe. Enfin, seules les contraintes de place expliquent que soient ici laissés de côté les effets des périodisations internes du Moyen Âge sur la conception de ses frontières externes, à savoir l'articulation avec l'Antiquité en amont, avec la Renaissance en aval⁹.

Un Moyen Âge en trois périodes : une tradition académique

La division tripartite du Moyen Âge est bien présente dans les pratiques éditoriales françaises. Les trois volumes du grand ouvrage de synthèse dirigé par Robert Fossier, publiés entre 1982 et 1986, s'adosent ainsi, tout en en bousculant légèrement les bornes (350-950, 950-1250, 1250-1520), aux trois séquences occidentales, alors même que la matière est également répartie entre l'Europe latine, Byzance et l'Islam¹⁰. Cette tripartition traditionnelle se retrouve dans des études plus récentes comme l'*Histoire culturelle de la France*, dont le premier tome consacré au Moyen Âge divise le propos en trois volets : les V^e-X^e siècles (« Héritages et innovations sous les rois francs »), les XI^e-XIII^e siècles (« Le temps des créations »), les XIV^e-XV^e siècles (« Le bel automne de la culture médiévale »), confiés à trois auteurs différents, clairement identifiés comme des spécialistes de chacune des trois sous-périodes¹¹. Même lorsque la subdivision de certaines sous-périodes rend la tripartition moins visible, celle-ci n'en continue pas moins de structurer l'organisation générale du propos, comme dans la *Nouvelle histoire de la France médiévale* ou, plus récemment, dans la *Nouvelle histoire de la France politique*¹².

7. Logiquement, Keller est aussi l'auteur d'une *Historia antiqua* (1685) et d'une *Historia nova* (1702) qui encadrent le Moyen Âge.

8. BOUREAU Alain, « Moyen Âge », dans GAUVARD Claude, DE LIBERA Alain et ZINK Michel (dir.), *Dictionnaire du Moyen Âge*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 950-953.

9. Voir les articles d'Hervé Inglebert et de Philippe Hamon dans ce même volume.

10. FOSSIER Robert (dir.), *Le Moyen Âge*, Paris, Armand Colin, 1982-1986, 3 tomes.

11. SOT Michel, GUERREAU-JALABERT Anita et BOUDET Jean-Patrice, *Le Moyen Âge (Histoire culturelle de la France, tome 1)*, Paris, Le Seuil, 1997.

12. Les deux premiers tomes de la *Nouvelle histoire de la France médiévale* (LEBECQ Stéphane, *Les origines franques*, THEIS Laurent, *Le temps des Charles*) couvrent le haut Moyen Âge, les deux suivants (BARTHÉLEMY Dominique, *L'ordre seigneurial*, BOURIN-DERRUAU Monique, *Temps d'équilibres, temps de ruptures*) le Moyen Âge central, le dernier (DEMURGER Alain, *Temps de crises, temps d'espairs*) le bas Moyen Âge, tous parus à Paris, Le Seuil, 1990. CONTAMINE Philippe (dir.), *Le Moyen Âge. Le roi, l'Église, les grands, le peuple, 481-1514 (Histoire de la France politique, tome 1)*, Paris, Le Seuil, 2002, divise le Moyen Âge central en deux parties (888-1060, 1060-1285). Il en va de même en histoire de l'art, où le Moyen Âge central est souvent biface, roman et gothique.

Tout en étant dénoncée comme artificielle et trompeuse, la « classique division tripartite » est encore reprise dans l'un des essais de synthèse récents les plus stimulants, *La civilisation féodale* de Jérôme Baschet¹³, qui en rappelle les principaux fondements : – le haut Moyen Âge (V^e-X^e siècle) est caractérisé comme une période de « transition », associant « décomposition du système romain » (la rupture de l'unité géopolitique et la disparition de l'État, la régionalisation politique et économique, le déclin des villes et la ruralisation de la société, la disparition du mode de production esclavagiste) et « éléments de recomposition » (une lente reprise démo-économique, le déplacement du centre de gravité de la Méditerranée vers l'Europe du Nord-Ouest, la synthèse culturelle romano-germanique, l'affirmation croissante de l'Église, la démonstration par l'échec carolingien de l'inadéquation de la forme impériale à la chrétienté occidentale)¹⁴; – le Moyen Âge central (XI^e-XIII^e siècle) est défini comme l'« époque d'une réorganisation décisive et d'un dynamisme maximal », le moment d'un « doublement de la population et de la production » sans équivalent avant la révolution industrielle¹⁵; – le bas Moyen Âge (XIV^e-XV^e siècle) est enfin décrit comme un temps de crises, mais aussi d'affirmation des pouvoirs monarchiques (et même, pour certains historiens, de « genèse de l'État moderne ») et des bourgeoisies urbaines. En conformité avec le modèle historiographique français alors dominant, la principale césure est fixée autour de l'an mil, entre haut Moyen Âge et Moyen Âge central, moment essentiel d'un « retournement de tendance » où « l'expansion succède à la contraction¹⁶ ».

Cette division tripartite est également bien attestée dans la plupart des historiographies étrangères. En Allemagne, les collections d'histoire générale de l'Europe, mais aussi les histoires de l'Allemagne ou de la civilisation européenne, déclinent fréquemment la période médiévale en *Früh-* (400/500-vers 1050), *Hoch-* (vers 1050-vers 1250) et *Spät-Mittelalter* (vers 1250-1500)¹⁷. Il en va de même en Angleterre, où une collection comme *The Short Oxford History of Europe* découpe le Moyen Âge en trois séquences : *The Early Middle Ages* (400-1000), *The Central*

13. BASCHET Jérôme, *La civilisation féodale de l'an mil à la colonisation de l'Amérique*, Paris, Aubier, 2006 (1^{re} éd. 2004), p. 31-32.

14. *Ibid.*, p. 32 et 120.

15. *Ibid.*, p. 32-33.

16. *Ibid.*, p. 31-32. Le retournement est illustré par deux cartes opposant les assauts contre l'Europe au haut Moyen Âge et l'expansion européenne militaire, commerciale et religieuse au Moyen Âge central, un procédé emprunté à LOPEZ Roberto S., *Naissance de l'Europe (IV^e-XIV^e siècle)*, Paris, Armand Colin, 1962.

17. Par exemple la collection *Handbuch der Geschichte Europas* : GOETZ Hans-Werner, *Europa im frühen Mittelalter. 500–1050*, Stuttgart, Ulmer, 2003; BORGOLTE Michael, *Europa entdeckt seine Vielfalt. 1050–1250*, Stuttgart, Ulmer, 2002; NORTH Michael, *Europa expandiert, 1250-1500*, à paraître.

Middle Ages (1000-1300), *The Later Middle Ages* (1300-1500)¹⁸. En Italie, la tripartition semble moins courante, mais *Alto*, *Basso* et dans une moindre mesure *Pieno Medioevo* (que les historiens les plus influencés par l'historiographie française remplacent parfois par *Medioevo centrale*¹⁹) se retrouvent dans bien des titres²⁰. D'un pays à l'autre, les limites chronologiques de chacune des trois sous-périodes peuvent varier, mais à l'exception du XIII^e siècle, associé tantôt au Moyen Âge central (chez les Anglo-Saxons), tantôt au bas Moyen Âge (chez certains Italiens), tantôt coupé en deux (chez les Allemands, en raison du choc que représente la grande vacance impériale), ces variations restent mineures. De plus grands écarts caractérisent le statut du Moyen Âge central. En effet, cette séquence dominante en France, où les XI^e-XIII^e siècles sont tenus pour l'apogée du Moyen Âge (c'est le temps des croisades, des châteaux et des chevaliers, des cathédrales et de saint Louis), paraît beaucoup plus fragile en Italie, où elle est souvent absorbée par le *Basso Medioevo* (lequel prend fin au XIV^e siècle, le *Quattrocento* relevant ici de la Renaissance), et dans une moindre mesure en Angleterre et en Allemagne, qui privilégient aussi bien le haut Moyen Âge, considéré comme le creuset des identités nationales (la période anglo-saxonne d'un côté, l'apogée carolingien et ottonien de l'autre), que le bas Moyen Âge, tenu pour le moment d'affirmation de l'État.

La division tripartite du Moyen Âge semble apparaître à la fin du XIX^e siècle, comme le suggèrent quelques sondages menés sur les sites internet Sudoc, Gallica ou Persée²¹. Elle entretient sans doute quelque rapport, qu'il conviendrait de mieux cerner, avec la division tripartite de l'histoire romaine (République, Haut-Empire, Bas-Empire), qui lui est antérieure et dont l'origine remonte au moins au milieu du XVIII^e siècle²². Mais on ne peut s'empêcher d'y déceler une forme d'héritage de la tradition rhétorique qui scandait l'histoire du monde en trois depuis la Renaissance, selon des critères tantôt religieux – ainsi dans l'*Histoire ecclésiastique*

18. MCKITTERICK Rosamund, *The early Middle Ages (400-1000)*, Oxford, Oxford University Press, 2001 ; POWER Daniel, *The central Middle Ages (1000-1300)*, Oxford, Oxford University Press, 2005. Le volume *The later Middle Ages (1300-1500)* est à paraître.

19. Par exemple CARROCI Sandro, « Nobiltà romana e nobiltà italiana nel medioevo centrale: parallelismi e contrasti », dans CAROCCI Sandro (dir.), *La nobiltà romana nel medioevo*, Rome, École française de Rome, 2006, p. 15-42.

20. On peut citer les actes des *Settimane di Studi del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo* ou les ouvrages de TABACCO Giovanni, *Alto Medioevo* et MERLO Grado Giovanni, *Basso Medioevo*, Turin, Unione Tipografico-Editrice Torinese (UTET), 2010.

21. Pour en rester aux études francophones, le plus ancien ouvrage mentionnant dans son titre l'une des sous-périodes est publié en 1870. Dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (revue qui existe depuis 1840), le plus ancien article citant l'une des sous-périodes date de 1880.

22. LE BEAU Charles, *Histoire du Bas-Empire*, Paris, 1752-1817.

de Matthias Flach, publiée entre 1559 et 1574²³ –, tantôt culturels – comme dans l'*Arca Noe sive historia imperiorum et regnorum* de Georg Horn, publiée en 1666, ou dans le *Glossarium* de Charles du Cange, publié en 1678²⁴ – un schéma ternaire que conforta la philosophie de l'histoire hégélienne et dans lequel s'inscrit jusqu'à la reprise des modes de production de Karl Marx dans la lecture tronquée qu'en font les médiévistes (esclavagiste, féodal et capitaliste). On notera que cette inclination pour le rythme ternaire dérivait sans doute elle-même de la conception de l'histoire du salut la plus répandue depuis Augustin et son disciple Quodvultdeus, qui distinguait, à partir de l'Épître aux Romains (5, 13 et 6, 14), trois grands moments de l'humanité : « avant la Loi » (d'Adam à Moïse), « sous la Loi » (de Moïse à Jésus), « sous la grâce » (depuis Jésus)²⁵.

Le « long Moyen Âge » : une proposition hardie mais ambiguë

La thèse d'un long Moyen Âge qui efface non seulement les sous-périodes mais jusqu'à la rupture traditionnelle de la Renaissance a été formulée par Jacques Le Goff en 1977 dans *La civilisation de l'Occident médiéval* :

L'essentiel est, pour la chrétienté latine, ce long équilibre du mode de production féodal dominé par l'idéologie chrétienne, qui s'étire de la fin de l'Antiquité classique à la révolution industrielle, non sans crises ni sans innovations²⁶.

Un article de 1983 publié dans la revue *Europe* précise le propos²⁷. La négation de la coupure entre Moyen Âge et Renaissance est fondée sur l'idée que celle-ci est « enjambée par de nombreux phénomènes historiques significatifs », tels le modèle de la royauté sacrée, les retours de peste... et surtout que « des structures fondamentales persistent dans la société européenne du IV^e au XIX^e siècle ». Au premier rang de ces structures figurent un système socio-économique – le mode de production féodal défini par Marx – et un système idéologique et institutionnel

23. Celle-ci distingue l'« antiquité de l'Église » jusqu'à la fin du VII^e siècle, l'« âge intermédiaire » de la fin du VII^e à 1517, enfin l'époque contemporaine inaugurée par la Réforme.

24. Du Cange divise l'histoire du latin en haute, moyenne et basse latinité.

25. AUGUSTIN, *De Trinitate*, IV, 4, 7, dans *Corpus christianorum*, tome 50, Turnhout, Brepols, 1968, c. 169-171 ; QUODVULTDEUS, *Liber promissionum et praedictorum Dei*, Paris, Les Belles Lettres, 1964. Cette conception était concurrencée par la théorie des six âges du monde inspirée du livre de Daniel et également d'Augustin.

26. LE GOFF Jacques, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, 1984 (1^{re} éd. 1977), p. 11. La même année, dans sa préface à son recueil d'articles intitulé *Pour un autre Moyen Âge*, Le Goff utilisait aussi cette expression, tout en renvoyant explicitement à la « longue durée » de Fernand Braudel.

27. LE GOFF Jacques, « Pour un long Moyen Âge », *Europe*, 654, 1983, p. 19-24, rééd. dans *L'imaginaire médiéval*, Paris, Gallimard, 1985, p. 7-13.

– la domination du christianisme, « à la fois religion et idéologie », et de l'institution qui s'en présente comme la garante, l'Église²⁸. Le principal intérêt de la notion réside dans le primat d'une histoire lente « où l'évolution des structures profondes, matérielles et mentales, compte plus que celle des événements rapides mais superficiels » et Le Goff n'hésite pas à la rapprocher de la longue durée braudélienne²⁹. Cette large perspective permettrait par ailleurs d'atténuer les effets des temporalités décalées des phénomènes historiques, cette « coexistence d'asynchronismes » qui fait le tissu de l'histoire et rendrait impossible et vaine toute périodisation selon Krzysztof Pomian³⁰.

La proposition de Le Goff a rencontré un écho non négligeable auprès de certains historiens, médiévistes surtout, qui en ont affiné ou infléchi les arguments. Jean-Claude Schmitt et les tenants de l'anthropologie historique y ont vu un horizon parfaitement adapté à leurs pratiques d'enquête à la fois documentaire et ethnographique, ainsi qu'à la culture « folklorique » qu'ils s'efforçaient de mettre au jour. Alain Guerreau, tout en retenant le concept marxiste de féodalisme, a précisé la nature du rapport de domination à l'œuvre durant ce long Moyen Âge en soulignant d'une part qu'il entremêlait toujours, de manière indissociable, domination sur la terre et domination sur les hommes, d'autre part qu'il reposait *in fine* sur l'ascendant exercé par l'Église dans tous les domaines que la modernité a pris l'habitude de dissocier (politique, religion, économie, société, culture)³¹. Jérôme Baschet a ajouté à son tour à l'argumentation de Le Goff l'idée d'une irréductible étrangeté : le long Moyen Âge serait « un anti-monde d'avant le règne du Marché ». Dès lors, la véritable rupture ne se situerait pas entre Moyen Âge et Renaissance mais entre ce long Moyen Âge et nous, de part et d'autre de la révolution industrielle et de la formation du système capitaliste³². Plus récemment, Joseph Morsel a privilégié la dimension idéologique du christianisme au détriment de sa dimension institutionnelle, de manière à relativiser la rupture ecclésiale

28. Le Goff évoque bien d'autres continuités structurelles : la domination du schéma trifonctionnel, le temps du cheval, le temps des « médecines sorcières »...

29. Le motif est repris dans « Pour un long Moyen Âge. Entretien avec Jacques Le Goff », *Sciences Humaines*, 16, 1992, rééd. dans RUANO-BORBALAN Jean-Claude (dir.), *L'histoire aujourd'hui. Nouveaux objets de recherche, courants, débats*, Auxerre, Sciences humaines, 1999, p. 309-314. Le recueil des articles de Jacques Le Goff parus dans *L'Histoire*, en 2004, est lui aussi intitulé « Un long Moyen Âge ». Et tout récemment : LE GOFF Jacques, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, Paris, Le Seuil, 2014.

30. POMIAN Krzysztof, « Périodisation », dans LE GOFF Jacques, CHARTIER Roger et REVEL Jacques (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Paris, Retz, 1978, p. 455-457. Pomian propose de substituer à la période la notion de modèle.

31. GUERREAU Alain, *Le féodalisme. Un horizon théorique*, Paris, Le Sycomore, 1984.

32. BASCHET Jérôme, *La civilisation...*, *op. cit.*, p. 33, 42-43, 221.

de la Réforme³³, et a par ailleurs avancé un nouvel argument d'ordre économique : le long Moyen Âge ne serait pas seulement le temps des famines évoqué par Le Goff, mais celui d'échanges intérieurs limités et sous étroit contrôle, non par incurie, mais par choix motivé, ce qui expliquerait que les rares « systèmes commerciaux puissants ne se soient développés qu'à la périphérie de l'Europe et par mer (Hanse, Gênes et Venise, Angleterre, Hollande)³⁴ ».

Pour éclairantes qu'elles soient, ces perspectives englobantes ou de longue durée ne sont pas parvenues à empêcher l'éternel retour des périodisations internes les plus traditionnelles. Dès son ouvrage sur la *Civilisation de l'Occident médiéval*, Le Goff reconnaissait se focaliser sur le Moyen Âge central, ces X^e-XIII^e siècles qui constituaient « le cœur du Moyen Âge », c'est-à-dire le « beau Moyen Âge », celui également des grands historiens (Marc Bloch, Georges Duby), justifiant ce resserrement par l'idée que l'Europe avait alors connu une conversion essentielle, le passage « de la subsistance à la croissance³⁵ ». Dans l'article de la revue *Europe*, il allait jusqu'à déclarer que « ce long Moyen Âge peut, doit être scandé en périodes intermédiaires », avant de reprendre les trois sous-périodes académiques, se permettant seulement de casser les Temps modernes en deux, rattachant le XVI^e siècle au bas Moyen Âge et regroupant les XVII^e-XVIII^e siècles dans un « Ancien Régime » bien conventionnel³⁶. Jérôme Baschet réintroduit de la même manière le primat et l'identité propre du Moyen Âge central, « moment décisif d'affirmation de l'essor occidental », et structure même l'ensemble de son propos autour de lui³⁷. Seul Joseph Morsel critique cette résurgence des sous-périodes comme « une concession à la manie des démarcations académiques [qui] risque en tout cas d'affaiblir considérablement la valeur heuristique remarquable de la notion de long Moyen Âge³⁸ ».

Dans l'ensemble, le « long Moyen Âge » vient donc plus se superposer à la périodisation traditionnelle que l'effacer, une ambiguïté qui explique sans doute pour partie le désintérêt de la plupart des historiens à son endroit. Un certain nombre d'évolutions historiographiques récentes

33. MORSEL Joseph, *L'histoire du Moyen Âge est un sport de combat*, 2007, p. 28, [en ligne], <http://lamop.univ-paris1.fr/IMG/pdf/SportdecombatMac.pdf> (consulté le 15 janvier 2014).

34. *Ibid.*, fondé notamment sur GUERREAU Alain, « Avant le marché, les marchés : en Europe, XIII^e-XVIII^e siècle (note critique) », *Annales HSS*, 56-6, 2001, p. 1129-1175.

35. LE GOFF Jacques, *La civilisation...*, *op. cit.*, p. 11-12.

36. Cf. note 26.

37. BASCHET Jérôme, *La civilisation...*, *op. cit.*, p. 43. Les deux parties de l'ouvrage privilégient largement le Moyen Âge central.

38. MORSEL Joseph, *L'histoire...*, *op. cit.*, p. 31.

laissent en revanche pressentir l'émergence d'une nouvelle configuration chronologique subdivisant le Moyen Âge en deux de part et d'autre d'une inflexion majeure située entre le milieu du XI^e et la fin du XII^e siècle.

Deux Moyen Âge : une reconfiguration en cours ?

Certains travaux ont depuis longtemps souligné l'ampleur des « nouveautés » du XII^e siècle, en particulier dans le domaine de l'histoire intellectuelle et scolaire. Mais cette conception renvoyait plutôt à une vision cyclique de l'histoire appréhendée comme une succession de phases de déclin et de « renaissance » (« renaissance carolingienne », « renaissance du XII^e siècle », « renaissance italienne »...) qu'à une articulation globale de la périodisation médiévale. Il en va, certes, différemment des quelques travaux, plus rares et souvent circonscrits à l'histoire économique et sociale, qui ont pressenti l'ampleur des mutations documentaires intervenues au tournant des XII^e et XIII^e siècles et se sont fondés sur elles pour justifier l'idée d'un Moyen Âge réduit à deux sous-périodes, le haut Moyen Âge s'étendant jusqu'au XII^e siècle, le bas Moyen Âge commençant avec le XIII^e siècle. Mais ce que l'on peut percevoir des évolutions historiographiques actuelles est d'une tout autre ampleur, en substance comme en degré d'explicitation. Quels sont les domaines concernés par ces évolutions et quels sont les arguments avancés en faveur de cette nouvelle périodisation binaire ?

Les domaines explorés par l'archéologie constituent certainement le terrain où cette nouvelle périodisation apparaît la plus manifeste, comme en témoignent les deux ouvrages de synthèse parus en 2008 et 2009 intitulés *Le premier Moyen Âge (V^e-XI^e siècle)* et *Le second Moyen Âge (XII^e-XVI^e siècle)*³⁹. L'introduction et la conclusion de Joëlle Burnouf explicitent les motifs d'un tel choix. Au-delà du souhait de s'affranchir d'une tripartition traditionnelle définie comme politique (ce qui est à vrai dire très réducteur), qui relève avant tout d'une volonté d'émancipation à l'égard de l'histoire, elle met en avant la perception archéologique du temps reposant sur des chronologies culturelles (il s'agit ici de culture matérielle) et des temporalités longues. Dans ce cadre, la coupure du XII^e siècle est moins justifiée en termes de rupture que de seuil : ce siècle constituerait le moment où des processus parfois engagés depuis fort longtemps deviennent irréversibles ; de manière semblable,

39. BURNOUF Joëlle, *Archéologie médiévale en France. Le second Moyen Âge (XII^e-XVI^e siècle)*, Paris, La Découverte, 2008 ; CATTEDDU Isabelle, *Archéologie médiévale en France. Le premier Moyen Âge (V^e-XI^e siècle)*, Paris, La Découverte, 2009.

l'absence d'un tel seuil est ce qui fonde l'intégration du XVI^e siècle au « second Moyen Âge ». Les marqueurs du seuil du XII^e siècle sont en outre nombreux, renvoyant au décollage urbain (rôle de la pierre dans le bâti, amélioration du confort des habitations), à la stabilisation des pôles villa-geois (autour des églises et des aires funéraires), au développement technologique (moulin hydraulique, métallurgie, verrerie), au niveau de maîtrise environnementale (zones humides, cours d'eau), à la culture matérielle (amplification en volume et diversification typologique du vaisselier).

Dans un tout autre domaine, les études consacrées à la *literacy*, c'est-à-dire au rôle de l'écrit dans le traitement de l'information, les modes de communication et l'émergence de formes de rationalité et de domination que l'on appellera faute de mieux administratives, soulignent également l'existence d'un tournant du XII^e siècle, parfois enraciné dans la réforme grégorienne, parfois prolongé jusqu'à l'essor des écritures urbaines des premières décennies du XIII^e siècle⁴⁰. Une véritable « révolution documentaire » se serait alors produite⁴¹, que manifesterait d'une part l'explosion quantitative de la production écrite, à la fois dans l'Église (qui disposait jusque-là d'un quasi-monopole en la matière) et hors de l'Église, dans les chancelleries royales et princières et dans les milieux urbains (notariat, institutions communales, écoles et universités), d'autre part la diversification de cette production en raison de l'essor sans précédent des registres (*secondary records*) et plus généralement de « l'écrit pragmatique », à des fins d'archivage, de gestion, de comptabilité, de justice, de fiscalité, de mémoire⁴². . . Ce tournant apparaît d'autant plus décisif que ces phénomènes ne sont pas seulement analysés en termes de transformations culturelles, mais bien de mutations sociales et politiques. Il est en outre renforcé par l'affirmation contemporaine des littératures vernaculaires et par l'accès de certains laïcs à une nouvelle culture juridique liée à la « redécouverte » du droit romain, qui battent en brèche la très ancienne équivalence entre clercs et lettrés.

La réévaluation en cours de la réforme dite grégorienne, qui en suppose la redéfinition comme « phénomène social total », pour reprendre

40. Pour un panorama historiographique récent, voir CHASTANG Pierre, « L'archéologie du texte médiéval. Autour de travaux récents sur l'écrit au Moyen Âge », *Annales HSS*, 63-2, 2008, p. 245-269. Il faut notamment citer les études de Michael Clanchy, Paolo Cammarosano, Hagen Keller, Brian Stock, Michel Zimmermann, Pierre Chastang.

41. L'expression est de Jean-Claude MAIRE VIGUEUR, « Révolution documentaire et révolution scripturaire : le cas de l'Italie médiévale », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 153, 1995, p. 177-185.

42. Il ne s'agit donc en rien du passage d'une société de l'oralité à une société de l'écrit, puisque, comme l'a bien montré Jack Goody, la société du premier Moyen Âge peut être considérée comme une société de la *restricted literacy* (c'est-à-dire une société dans laquelle tout le monde connaît les fonctions de l'écriture sans pour autant les maîtriser).

la terminologie durkheimienne, propose également d'y voir une profonde rupture entre deux Moyen Âge, voire entre deux christianismes⁴³. La réforme ne saurait en effet être réduite à un mouvement de « purification » ou de « libération » du clergé de l'emprise des pouvoirs laïques, dont la tutelle impériale sur la papauté et l'épiscopat aurait constitué l'archétype. Il s'agit bien plus profondément d'une véritable refondation non seulement de l'institution ecclésiale, mais de l'ensemble de la société chrétienne aux multiples implications seigneuriales, culturelles, institutionnelles... La promotion d'une nouvelle organisation sociale fondée sur la sexualité, la règle du célibat et le principe de filiation spirituelle des clercs s'opposant au mariage sacramentel et à la filiation charnelle des laïcs ; la scission des formes traditionnelles de la domination seigneuriale, en particulier l'appropriation par l'institution ecclésiale de tout ce que celle-ci définit comme sacré ou spirituel ; la dynamique d'exclusion et de persécution qui conduit la chrétienté latine à pourchasser hérétiques, juifs, lépreux et à se lancer à l'assaut du monde musulman, sont quelques-uns des phénomènes susceptibles de donner une idée de l'ampleur des mutations entraînées par la réforme.

Les recherches sur le rapport à l'espace des pouvoirs et des sociétés, qui relèvent de ce qu'on appelle parfois le *spatial turn* des études médiévales, mettent également en valeur l'avènement de nouvelles logiques de polarisation (autour de l'église, du cimetière, du château) et de territorialisation (concernant les seigneuries, les circonscriptions ecclésiastiques, les entités politiques, les terroirs villageois), aussi bien dans le cadre de la domination ecclésiale que dans celui de la domination aristocratique ou de l'organisation des communautés d'habitants⁴⁴. Ces phénomènes, qui réordonnent les liens personnels et les solidarités parentales autour de nouvelles logiques spatiales, s'inscrivent dans la longue durée : la polarisation des fidèles autour de l'église est ainsi engagée dès les VIII^e-IX^e siècles, l'*incastellamento* des populations rurales des pays méditerranéens comme l'avènement des « topolignées » châtelaines se déploient tout au long des XI^e et XII^e siècles⁴⁵... Il semble cependant qu'un seuil soit bel et bien franchi au XII^e siècle, seuil que viennent parfois conforter les enquêtes archéologiques.

43. Je me permets de renvoyer à MAZEL Florian, *Féodalités*, 888-1180, Paris, Belin, 2010, p. 235-298 ; MAZEL Florian, « Pour une redéfinition de la réforme "grégorienne" : éléments d'introduction » et IOGNA-PRAT Dominique, « Conclusion », *Cahiers de Fanjeaux*, 48, « La réforme "grégorienne" dans le Midi (milieu XI^e-début XIII^e siècle) », 2013, p. 9-38 et 603-619.

44. Un tour d'horizon commode est fourni par LAUWERS Michel et RIPART Laurent, « Représentation et gestion de l'espace dans l'Occident médiéval (V^e-XIII^e siècles) », dans GENET Jean-Philippe (dir.), *Rome et l'État moderne européen*, Rome, École française de Rome, 2007, p. 115-171.

45. La notion de topolignées a été avancée par Anita Guerreau-Jalabert pour rendre compte de la primauté des logiques spatiales sur les logiques parentales.

On pourrait ajouter de nombreux autres arguments à ceux évoqués jusqu'à présent, tels la mutation de l'ordre juridique, l'affirmation de pouvoirs proto-étatiques, la « révolution anthroponymique »⁴⁶, ou le décollage urbain de l'Occident, un phénomène considérable d'ordre à la fois quantitatif (essor démographique des vieilles cités et apparition d'un « second réseau urbain ») et qualitatif (essor des activités productives, commerciales et intellectuelles et transformations des fonctions urbaines). On se contentera, pour conclure sur ce point, de trois remarques plus synthétiques. Tout d'abord, la mise en avant de cette nouvelle périodisation binaire est généralement liée à une rupture méthodologique qui suppose de toujours associer questionnement sur la documentation et enquête sur l'objet : ce nouveau rapport aux enjeux documentaires n'influence pas seulement les pratiques et techniques de l'historien, mais oriente sa compréhension même des objets historiques et leur inscription dans le temps. Ensuite, s'il peut parfois paraître assez dilaté dans le temps, le moment chronologique articulant premier et second Moyen Âge ne peut passer pour la restauration subreptice du traditionnel Moyen Âge central, car il constitue moins une « période charnière » au sens de Reinhart Koselleck, qu'un moment de bascule : les phénomènes qui se dégagent alors sont appelés à se prolonger dans une longue durée, celle du second Moyen Âge, que l'on arrête celui-ci au XV^e, au XVI^e ou au XIX^e siècle. Enfin, au-delà du constat de la convergence d'un faisceau d'évolutions, il reste à mieux articuler ces évolutions entre elles pour rendre compte, justement, de leur coalescence. L'entreprise a commencé dans certains secteurs⁴⁷, mais il reste beaucoup à faire.

Conclusion : seuil ou rupture ?

Si les périodes sont à l'évidence des cadres fragiles, éphémères et souvent artificiels, et si l'historien, comme le disait le fondateur de l'*English historical review*, lord John Acton, doit d'abord étudier des problèmes et non des périodes⁴⁸, l'opération de périodiser, qui vise à organiser

46. Cette expression, forgée par Monique Bourin-Derruau, renvoie à la profonde transformation du système de dénomination qui se produit aux XI^e-XIII^e siècles (apparition du système à deux noms, réduction du stock des noms propres, etc.).

47. On peut évoquer les convergences entre *literacy* et réforme « grégorienne » (par exemple CHASTANG Pierre, « Réforme grégorienne et administration par l'écrit des patrimoines ecclésiastiques dans le Midi de la France, X^e-XIII^e siècles », *Cahiers de Fanjeaux*, 48, « La réforme... », *op. cit.*, p. 495-522) ou entre archéologie, *spatial turn* et décollage urbain (par exemple NOIZET Hélène, *La fabrique de la ville. Espaces et sociétés à Tours [IX^e-XIII^e siècles]*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2007).

48. Cité par MARROU Henri-Irénée, *De la connaissance historique*, Paris, Le Seuil, 1954, p. 58.

la compréhension du changement, constitue un authentique problème historique. À ce titre, les remises en cause de la traditionnelle tripartition du Moyen Âge que l'on vient d'évoquer ne relèvent pas du jeu scolastique ni de l'exercice pédagogique, mais bien du métier d'historien. En outre, le déclin que semble connaître la périodisation tripartite au profit notamment d'une nouvelle périodisation binaire, ne traduit pas seulement la substitution d'une scansion à une autre, mais manifeste aussi une modification de la perception des transitions d'une période à l'autre. Les césures médiévales étaient généralement pensées en termes de rupture ou de transformation rapide, souvent brutale, que l'on songe par exemple à la « révolution de l'an mil » ou aux événements de la grande famine de 1314-1315, du début de la guerre de Cent Ans (1337) ou de la Peste Noire (1348-1349). Désormais, le passage d'une période à l'autre est plus souvent conçu en termes de seuil, c'est-à-dire de transition complexe, fruit d'une accumulation de divers processus, plus ou moins anciens et chacun animé d'un rythme propre, dont la coagulation à un moment donné entraînerait une sorte de bascule dans une nouvelle époque. Cette conception, que l'on rencontre notamment chez les archéologues, présente l'indéniable avantage de mieux tenir compte des « asynchronies » ou des temporalités décalées des phénomènes historiques, sans avoir à renoncer à l'idée de période. Il reste que l'on peut malgré tout demeurer attaché au concept de rupture, qui associe l'idée d'une accélération et d'une plus grande intensité du changement à une certaine forme de prise de conscience de la part de ceux qui le vivent⁴⁹. Ces deux conceptions de la transition ne peuvent être réduites à de simples options historiographiques. Elles traduisent un rapport différent au temps et au rôle des acteurs dans l'histoire. Certainement plus en harmonie avec une forme de mélancolie contemporaine, la notion de seuil fait la part belle aux phénomènes magmatiques souterrains et s'accommode de la dépossession des protagonistes de toute emprise sur les processus historiques majeurs. La notion de rupture continue d'attribuer aux acteurs un rôle dans le changement social et de croire aux moments d'accélération du temps.

49. C'est par exemple ce que je défends, après d'autres, à propos de la réforme « grégorienne ». On peut aussi mentionner, sur un autre plan, BISSON Thomas, *The Crisis of the 12th century. Power, Lordship and the Origins of European Government*, Princeton, Princeton University Press, 2009.